Ami du Clergé du 10 mars 1938

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXIV. *Dimanche des Rameaux :* L'évangile de la bénédiction des rameaux, 129. — XXIV *bis*. La Grande Semaine, 130.
Les Paraboles du Royaume. — XIX. Le juge inique, 131. — XX. L'ami importun, 132. — XXI. Le bon Samaritain, 133.
Sermons pour le Jeudi Saint. — I. La présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, 135. — II. L'Eucharistie, chef-d'œuvre de la Providence divine, 137.
L'Eucharistie et la vie. — V. L'Eucharistie source de confiance et d'espérance, 141. — VI. L'Eucharistie source de la charité, 142.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXIV

Dimanche des Rameaux

L'ÉVANGILE DE LA BÉNÉDICTION DES RAMEAUX

Mes frères,

Relisons ensemble, pour en dégager le sens moral, l'évangile dont la liturgie faisait précéder ce matin la bénédiction des rameaux.

I

Jésus vient de ressusciter Lazare, et par ce miracle éclatant, il a donné de sa mission messianique une dernière et irrésistible preuve.

Le voici sur le chemin de Jérusalem. Son heure approche, l'heure de sa Passion, et il importe d'affermir dans leur foi ses Apôtres et tous ceux qui croiront en lui. Alors qu'à tant de reprises il s'est dérobé aux ovations de la foule, il veut aujourd'hui entrer en triomphateur dans la capitale de la Judée.

De ce triomphe imprévu voyez les préparatifs : il envoie des disciples dans une ferme pour en ramener une ânesse et son ânon. Et c'est sur cette humble monture qu'il s'avance vers la cité, qu'il en franchit les portes, qu'il en parcourt les rues, à travers les rangs d'une multitude en délire, heureuse de lui témoigner son attachement et de lui offrir ses hommages.

La résurrection de Lazare, n'est-ce pas l'image de cette résurrection des âmes qu'il est venu opérer et qui est toute sa mission ? « Je suis venu pour appeler les pécheurs, » a-t-il dit (Mt., IX, 13). « Le Fils de l'homme est venu pour sauver ce qui avait péri » (Luc, XIX, 10). « J'ai été envoyé aux brebis perdues d'Israël » (Mt., XV, 24).

Chaque jour, il s'approche des âmes ensevelies dans le péché ; en ces semaines de miséricorde plus particulièrement, il vient à ces sépulcres animés; il s'efforce d'en écarter la pierre formée par les obstacles, les préjugés, le respect humain, les négligences ou les mauvaises habitudes ; il fait entendre son appel à la vie, il voudrait secouer ces linceuls, ranimer ces cadavres, arracher ces victimes à la mort.

S'il était, parmi vous, de ces tombeaux vivants, de ces cœurs livrés depuis longtemps à la corruption du péché, je leur dis : — Pauvres âmes, ne craignez pas ! Oh ! laissez venir à vous l'Auteur de la vie, prêtez-vous à son action salvatrice ! Ce qu'il ambitionne, c'est de faire dans la Jérusalem de votre âme sa rentrée triomphale. Vous êtes son domaine, sa cité. Depuis quand, proscrit par vous, en est-il sorti ? Il vous envoie ses ministres ; et si vous me demandez, à moi qui vous ai dispensé le pain de la parole sainte durant ce Carême, pourquoi je veux vous mener à ce Christ adoré, je vous répondrai en son nom : « *Dominus his opus habet,* c'est parce qu'il a besoin de vous. » Entendez-vous, frères bien-aimés ? il a besoin de vous, de vos adorations, de votre amour ; vous êtes comme nécessaires à son Cœur, il a faim et soif de vos hommages. Et vous, n'avez-vous pas besoin de lui? Ne sentez-vous pas au plus intime de vous-mêmes le vide de son absence, vous qui depuis trop d'années peut-être êtes séparés de lui par l'abîme du péché ? Résisterez-vous à ses appels, aux instances de sa grâce ? Resterez-vous sourds à cette voix si douce qui vous dit : « Ouvre-moi ! je me tiens à ta porte et je frappe » ?

II

Poursuivons notre commentaire. L'évangile cite une parole du prophète Zacharie : « Dites à la fille de Sion : Voici que votre Roi vient à vous plein de douceur. » C'était l'annonce de l'événement dont nous voyons aujourd'hui la réalisation.

Jésus est Roi. Vous connaissez, m. f., ses titres à la royauté : sa nature divine, qui fait de lui l'égal du Père céleste ; le souverain domaine sur toutes choses que Dieu a donné à sa Sainte Humanité ; les droits qu'il a acquis par sa Rédemption. Non, il n'est pas de pouvoir mieux établi et plus légitime.

Eh bien ! Jésus veut être votre Roi à vous ; il vous demande de le reconnaître comme tel, par la libre acceptation de sa suzeraineté ; car il ne veut que des sujets volontaires, il ne fait pas d'esclaves, il respecte notre libre arbitre. Oh ! consentez à vous faire ses vassaux.

Pour vous gagner, regardez dans quel appareil il vient à vous. Ce n'est pas celui de la majesté, de la force, de la domination, de la gloire ; celui-ci peut subjuguer, il ne conquiert pas ; il en impose, il n'attache pas. Non, c'est l'appareil de l'humilité et de la douceur, ces deux vertus qui emportent les cœurs. Puisse-t-il entraîner les vôtres !

III

Ceux qui prennent part à ce triomphe spontané et improvisé de l'Homme-Dieu et lui font cortège se dépouillent de leurs vêtements et en couvrent les chemins par lesquels il doit passer. Ils coupent des branches de palmiers et d'oliviers, les tiennent à la main, les agitent en signe de réjouissance et en jonchent la route, tandis qu'ils acclament ce divin Roi.

Mêlons-nous à cette foule enthousiaste, escortons notre aimable Souverain ; en son honneur, dépouillons-nous de ce que S. Paul appelle « le vieil homme », l'homme de péché ; étendons-le sous ses pas en soumettant à sa loi nos instincts pervers, nos tendances vicieuses, nos attraits pour le mal ; sachons, par amour pour lui, sacrifier les exagérations du bien-être, du confort, de nos aises ; prenons en main, pour les lui offrir, nos actes de vertu, nos bonnes œuvres, les victoires remportées sur notre amour-propre, sur notre égoïsme, sur notre carac-

tère, sur nos défauts : palmes cueillies sur l'arbre de notre vie corporelle et spirituelle.

Et avec le cortège de Jésus chantons : « Salut, Créateur du monde, qui êtes venu pour nous racheter ! Il est celui qui doit venir pour le salut du peuple ; il est notre salut et la rédemption d'Israël. Gloire, louange, honneur soit à vous, Christ-Roi Rédempteur ! »

IV

Mais que se passe-t-il ? Le visage de Jésus tout à coup s'assombrit et il se prend à pleurer. Une douloureuse vision envahit son âme. La cité sainte lui apparaît encerclée d'ennemis, puis détruite, rasée, et il s'écrie : « Ah ! si tu avais connu, toi aussi, ce qui pouvait te donner la paix ! »

Qu'aucun d'entre vous, m. f., ne lui soit une cause de larmes et ne s'attire ce terrible avertissement. Jésus vous apporte la paix, à la condition que vous ne lui refusiez pas la soumission à ses divins préceptes, que vous vous réconciliiez avec lui. Encore une fois, ne méconnaissez pas ce moyen de vivre dans sa paix.

Disons-lui tous avec toutes les âmes dociles : « Hosanna au Fils de David ! Béni soit celui qui vient à nous au nom du Seigneur ! » et avec l'Eglise : « Abaissez-vous, portes » de mon orgueil, de ma lâcheté, de mes injustices, « et le Roi de gloire entrera en mon âme. »

V

Il est dit que Jésus se rendit au Temple, et que là vinrent à lui les aveugles et les boiteux. « Et il les guérit. »

Aveugles et boiteux que nous sommes tous plus ou moins sur le chemin du salut, entrons dans le temple de notre âme; présentons à notre Dieu si bon nos infirmités spirituelles ; sollicitons-en avec humilité et confiance la libération ; il nous guérira, et rendus à la santé morale, à la vigueur surnaturelle, nous aurons part aux joies de la Résurrection. Ainsi soit-il.

XXIV *bis*

LA GRANDE SEMAINE

Mes frères,

La Grande Semaine ou la Semaine Sainte, comme l'appelle l'Eglise, est ouverte. Les fidèles y sont conviés à des cérémonies toutes spéciales et plus nombreuses. Dans les prières qui les composent, deux idées reviennent fréquemment et s'opposent l'une à l'autre : la mort et la vie spirituelles. L'œuvre de Jésus n'a-t-elle pas été de substituer par son sacrifice la vie de la grâce à la mort du péché, et la mission de l'Eglise ne consiste-t-elle pas à poursuivre cette œuvre jusqu'à la fin des temps ? Son enseignement, ses sacrements, sa liturgie n'ont pas d'autre but immédiat que d'arracher l'homme à la mort pour l'appeler à la vie surnaturelle.

Nous allons retrouver cette pensée dominante dans les Offices de cette Semaine. Elle y est mise en un saisissant relief.

I

1. L'Eglise propose d'abord à nos méditations la mort rédemptrice de Jésus-Christ, d'où devait sortir la vie, *ut unde mors oriebatur, inde vita resurgeret.* Elle nous est rappelée par l'appareil lugubre du culte divin : les images saintes sont voilées, les orgues et les cloches se taisent, les chants se font plus tristes, les autels sont dépouillés de leurs ornements, le tabernacle va devenir vide de son Hôte sacré. Les figures de l'Homme de douleurs, les prophéties qui se rapportent à lui nous sont rappelées dans les diverses parties de l'Office ; les souffrances et la mort de Jésus nous sont racontées par les quatre Evangélistes, dont on commente les récits dans toutes les chaires chrétiennes. Pour traduire sa compassion, l'Eglise emprunte les *Lamentations* de Jérémie pleurant sur les ruines de Jérusalem, ainsi que les peintures du Roi-Psalmiste et des prophètes. Et, au milieu de ces signes de deuil, l'image du divin Crucifié est présentée, en un cérémonial des plus touchants, à la vénération des fidèles.

2. Puis voici qu'au matin du Samedi éclate le chant de la résurrection et de la vie. Le Christ est ressuscité comme il l'avait annoncé. La mort et la vie se sont mesurées en un duel gigantesque, et vainqueur à jamais le Maître de la vie commence son règne glorieux. Après les chants lugubres des jours précédents, l'*Alleluia* du triomphe retentit ; et, pour signifier que la vie renaît, les lumières, si rares les trois jours précédents, se rallument, les orgues et les cloches se font entendre de nouveau, les images saintes réapparaissent, les autels reprennent leur parure, l'Eglise est toute à l'allégresse.

Tel est l'ensemble des rites si émouvants qui se déroulent dans nos églises durant cette Grande Semaine et qui nous conduisent au saint jour de Pâques, cette fête du relèvement de l'humanité.

II

Cette œuvre de régénération s'accomplit pour chacun des hommes par le baptême. N'est-il pas le sacrement qui fait dériver dans les âmes jusque là mortes à la grâce les eaux de ce fleuve de vie qui a jailli du côté de Jésus ouvert sur la croix ?

Il n'est donc pas étonnant qu'à la Passion et à la Résurrection du Christ, la liturgie mêle en cette Grande Semaine l'illumination et la réhabilitation des âmes par l'initiation et la purification baptismales.

Dès les premiers siècles du christianisme, la préparation au baptême était la grande préoccupation de l'Eglise au cours de cette Semaine. En même temps qu'elle commémorait, le Jeudi Saint, la Cène eucharistique, ses évêques consacraient l'huile dont les catéchumènes seraient oints, afin de soutenir vaillamment les grands combats spirituels, et le baume qu'elle y mélangeait. Le surlendemain étaient bénites les eaux dans lesquelles ils seraient plongés, et au sortir desquelles, nés à une vie nouvelle, ils revêtiraient la robe blanche, symbole d'innocence et de rénovation.

Ainsi le mystère de la mort et de la vie du Christ se renouvelait par le baptême pascal en chacun des néophytes, après la longue préparation doctrinale et morale du catéchuménat.

Depuis que le baptême a été conféré non plus aux adultes, mais aux enfants, cette préparation a pris fin et aussi la solennité du baptême pascal. Mais de ces rites si impressionnants et si instructifs de l'Eglise primitive notre liturgie garde encore des traces.

On les retrouve d'abord dans la prière « Pour les catéchumènes » qui précède, le Vendredi Saint, l'Adoration de la Croix. Puis, au commencement de l'Office du Samedi Saint, c'est le chant des Prophé-

ties qui ont trait soit à la résurrection du Christ, soit à la régénération des âmes par la grâce. Après quoi, a lieu la procession qui rappelle le cortège des catéchumènes se dirigeant vers la piscine baptismale. Comme eux alors, les fidèles chantent le *Sicut cervus desiderat ad fontes aquarum* qui traduit l'attrait des âmes illuminées par la foi vers l'eau sainte et vivifiante du baptême. C'est enfin la bénédiction de l'eau baptismale avec les exorcismes qu'à plusieurs reprises l'Eglise renouvelait jadis sur les catéchumènes au cours de leur instruction préparatoire.

Il me faudrait, pour compléter ce rapprochement entre nos cérémonies actuelles de la Semaine Sainte et celles des premiers âges du christianisme, il me faudrait vous dire comment, dans certaines paroisses, la procession aux fonts baptismaux qui se fait au cours des Vêpres de Pâques rappelle celle que faisaient au milieu de la solennité pascale les néophytes pour chanter autour de la piscine sacrée leur délivrance spirituelle de la veille, en empruntant les paroles du psaume *In exitu* qui célébrait la sortie d'Egypte par les Hébreux.

« Rites admirables, dit un publiciste, et vénérables aussi ; admirables par la richesse des pensées, des croyances et des sentiments qu'ils évoquent; vénérables, parce qu'ils nous transportent aux temps de la primitive Eglise et mettent sur nos lèvres les paroles de ces vaillants qui passaient souvent de la piscine baptismale à l'arène du martyre. Reproduits après dix-huit siècles dans nos temples, ils sont le témoignage de la perpétuité de l'Eglise catholique. »

La seule évocation que je viens de faire n'éveille-t-elle pas dans vos âmes je ne sais quels sentiments de vénération et aussi de piété ? Et cela seul n'est-il pas l'indice du divin qui a inspiré ces rites et des grâces qu'ils portent avec eux ?

Vous viendrez donc nombreux, m. f., aux Offices de cette Semaine et autant que vos devoirs d'état le permettront. Vous mettrez toute votre industrie et tout votre zèle pour concilier ces devoirs et votre piété. Vous voudrez que cette Semaine soit vraiment sainte pour vous, sainte par la ferveur que vous mettrez à vous pénétrer du sens de ces cérémonies, sainte par les fruits que vous en remporterez. Ainsi soit-il.

LES PARABOLES DU ROYAUME

XIX

LE JUGE INIQUE

Mes frères,

Aux Pharisiens curieux de savoir quand viendra le Royaume de Dieu, Notre-Seigneur avait répondu : « Le Royaume de Dieu est au dedans de vous, » non pas dans le cœur des Pharisiens, qui ne croyaient pas en Jésus ; mais le Royaume de Dieu est au milieu de vous, il est déjà fondé.

Et devant cet auditoire, Notre-Seigneur va rappeler le premier devoir des sujets de ce Royaume, à savoir, le devoir de la prière. Il le fait en racontant la parabole du juge inique.

Voici ce qu'a écrit l'évangéliste S. Luc : « Il leur proposait une parabole sur la nécessité de toujours prier et de ne jamais se lasser.

« Il y avait un juge dans une ville qui ne craignait pas Dieu et n'avait point égard aux hommes. Il y avait aussi une veuve dans cette même ville, et elle venait lui dire : « Faites-moi justice de mon adversaire. » Et longtemps il n'y consentit point. Après quoi cependant, il se dit en lui-même : « Encore que je ne craigne pas Dieu et que je n'aie point égard aux hommes, néanmoins, parce que cette veuve m'importune, je lui ferai justice, de peur que par ses démarches incessantes elle ne me rompe la tête. »

Le Seigneur ajouta : « Entendez bien ce que dit ce juge inique. Et Dieu ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit, et il tarderait à leur égrad ? Je vous dis qu'il leur fera justice promptement.

« Seulement, quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »

I

Essayons d'abord de bien comprendre le récit.

L'histoire présentée par Notre-Seigneur est tout à fait anonyme : il y avait un juge dans une ville. Le lieu n'est pas précisé, pas plus que le personnage en question. Ce juge était peut-être un païen ou un mauvais juif qui, sans nier l'existence de Dieu, vivait comme si Dieu n'existait pas, attendu qu'il ne le craignait point. Ne craignant pas Dieu, il se souciait fort peu des hommes, les traitait selon son caprice, montrait un cœur de pierre devant les situations les plus pénibles et même laissait languir les procès à sa fantaisie.

Dans la même ville, il y avait une veuve. Ce mot évoque l'idée d'une femme qui ayant perdu son protecteur naturel, se trouve sans défense et accablée de charges qui semblent s'aggraver par la pensée de son deuil, de sa faiblesse et de son isolement. Et cet état, qui est celui de toutes les veuves chargées de famille, se compliquait du fait qu'un individu que la parabole ne mentionne pas, cherchait à lui dérober son avoir.

Alors, que peut-elle faire pour se défendre, sinon avoir **recours au** juge ?

Elle fait une première démarche : « Faites-moi justice de mon adversaire. »

Et longtemps le juge refuse de l'écouter. Il remet toujours à plus tard l'ouverture du procès. A-t-il reçu quelques présents de la partie adverse pour laisser l'affaire traîner en longueur, ou la veuve dans sa pauvreté ne peut-elle rien lui donner ? Toujours est-il que les délais aggravant la situation et la femme voulant faire valoir ses droits, celle-ci ne laisse pas de repos à ce juge sans conscience.

Agacé, fatigué par ces réclamations réitérées, il se décide à agir. Il connaît la ténacité de certains plaideurs, et l'obstination de la veuve ne semble pas vouloir fléchir. Il sent qu'elle tiendra jusqu'au bout. « Parce que cette veuve m'importune, dit-il alors, je lui ferai justice, de peur que, par ses démarches incessantes, elle ne me rompe la tête. »

Voilà le motif qui le ramène à son devoir : cette femme l'importune, le fatigue ; à la longue, si elle continue, elle finira par lui rompre la tête. Le motif n'est pas noble, mais il ne regarde que le juge, qui finit par rendre justice à la veuve, laquelle se contente du résultat.

Voilà la parabole.

II

Notre-Seigneur en fait lui-même l'application : « Entendez bien ce que dit ce juge inique ! Et Dieu

ne ferait pas justice à ses élus qui crient vers lui jour et nuit, et il tarderait à leur égard ? »

M. f., dans l'Evangile, le terme « les élus » ne doit pas être compris dans le sens où nous l'employons pour désigner ceux qui sont entrés dans le bonheur du ciel ; ce mot désigne ceux que Dieu a élus ici-bas, ses privilégiés, ses amis, ses fidèles, c'est-à-dire tous les chrétiens qui l'aiment et le servent.

Or, en tant que chrétiens, ces élus qui composent le Royaume de Dieu sur terre, l'Eglise, ont à souffrir de nombreuses injustices, sont en butte aux attaques de l'impiété et sont dans l'angoisse. Que peuvent pour eux les tribunaux de la terre ? Souvent ils sont impuissants, quand ils ne sont pas hostiles. Alors, que ces élus s'adressent directement à Dieu, et qu'ils ne cessent jour et nuit de l'assiéger de leurs clameurs.

Si le juge inique, sans cœur, sans pitié, sans justice, n'a pas résisté aux instantes réclamations de la veuve, combien plus Dieu, qui est un Père, se laissera toucher et ne saura tarder à exaucer la prière obstinée de ses amis ! « Je vous le dis, il leur fera justice promptement. »

III

Et maintenant, m. f., quelles leçons se dégagent pour nous ?

L'évangéliste les a annoncées en tête du récit parabolique : « Jésus, dit-il, leur proposait une parabole sur la nécessité de toujours prier et de ne jamais se lasser. »

Les élus, c'est-à-dire les chrétiens, doivent prier Dieu.

Or, parmi tous ceux qui ont reçu le saint baptême, combien accomplissent ce devoir de la prière ? Combien de parents nous présentent leurs enfants pour en faire des chrétiens et ne se soucient aucunement de les faire prier quand ils en sont capables ! Combien d'enfants, même pendant les années du catéchisme, ne prient pas matin et soir ou si peu ! Et s'il en est ainsi des enfants, où sont les hommes,... les foyers,... les familles qui prient ? C'est là une défaillance très grave !

Il faut toujours prier. Non pas à tous les instants du jour par une prière vocale : le devoir d'état nous en empêche ; mais il faut cependant prier avec une fréquence infatigable, ne serait-ce que par l'élévation de nos cœurs vers Dieu durant le travail.

Il faut toujours prier, c'est-à-dire toute sa vie, car tous, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, nous devons adorer Dieu et nous avons toujours besoin de lui.

Et nous devons prier sans nous lasser, malgré l'effort que nous demande la prière ; malgré les obstacles créés par le respect humain, l'entourage, le milieu où nous vivons ; malgré les retards que Dieu met à nous exaucer. C'est l'attitude de la veuve auprès du juge inique que Notre-Seigneur nous demande de rééditer.

Affligés, inquiets, angoissés à l'heure présente pour nous-mêmes, pour nos foyers, pour notre pays, pour l'Eglise entière menacée par l'impiété grandissante, les chrétiens doivent importuner Dieu. Plus une prière est fréquente, plus elle est pressante, plus elle est exigeante, et plus elle manifeste la confiance, l'espoir et l'amour de l'âme qui l'exprime. Et alors plus elle est agréable à Dieu.

Mais, si après avoir prié l'on se fatigue de la prière sous prétexte que Dieu semble ne pas nous entendre, alors on perd le bénéfice des promesses divines. D'ailleurs, rappelons-nous, m. f., que nous devons prier longtemps, non seulement pour toucher le cœur de Dieu, mais également pour suppléer à la prière des chrétiens qui ne prient pas.

* *

L'évangéliste termine la parabole par ces mots : « Quand le Fils de l'homme viendra, trouvera-t-il la foi sur la terre ? »

Ces paroles sont un appendice sans rapport direct avec la parabole, car elles font allusion à la venue de Notre-Seigneur à la fin des temps. Je me permets cependant de m'en servir.

Quand Dieu exauce notre prière, il se penche vers nous, il descend jusqu'à nous. Mais il veut alors trouver en nos âmes une foi suffisamment persévérante et obstinée, une foi qui ne désespère pas de l'intervention de Dieu, ni de sa puissance, ni de sa bienveillance, même quand il met des retards à satisfaire nos désirs.

Ce que Dieu attend de notre foi, c'est la patience dans l'épreuve, la persévérance dans la prière, et l'espérance invincible dans son secours prochain. Ainsi soit-il.

XX

L'AMI IMPORTUN

Mes frères,

Le premier et le grand devoir des sujets du Royaume de Dieu que prêche N.-S. Jésus-Christ est évidemment le devoir de la prière. C'est le commandement sur lequel Jésus revient très fréquemment.

Dans la parabole du Juge inique, il déclare que Dieu fera promptement justice à ses élus qui le prient sans cesse.

Dans la parabole de l'Ami importun, dont je vais vous entretenir, il reprend le même sujet. Il met en scène un ami dans le besoin, pour nous apprendre à réclamer le secours de notre Père céleste, s'il le faut, jusqu'à l'importunité, comme peut le faire un ami à l'égard de son ami.

« Si l'un de vous a un ami qu'il aille trouver à minuit et qu'il dise : « Ami, prête-moi trois pains, car un de mes amis m'est arrivé de voyage et je n'ai rien à lui offrir, » et que l'autre lui réponde de l'intérieur : « Ne m'ennuie pas ; la porte est déjà fermée et mes enfants sont avec moi au lit, je ne puis pas me lever pour te les donner, » je vous le dis, alors même qu'il ne se lèverait pas pour les lui donner en sa qualité d'ami, néanmoins, à cause de son importunité, il se lèvera pour lui donner tout ce dont il a besoin. »

I

Peut-être vous étonnez-vous, m. f., que Notre-Seigneur prenne comme image de la leçon qu'il veut donner l'arrivée inattendue d'un ami au milieu de la nuit. Ce n'est pas un cas fréquent pour vous, je le pense.

Mais un rapide aperçu sur les mœurs orientales va bien situer notre parabole, car n'oublions pas que Jésus parle aux gens de la Palestine. Or, pendant l'été, les Orientaux préfèrent voyager de nuit. A cette saison, les routes n'ont plus de fondrières, on ne risque pas à tout instant de tomber dans une flaque d'eau ou une mare de boue. Voyager de jour sous un soleil de plomb, par des chemins poudreux, dépourvus de tout ombrage, est un réel supplice au-

quel vient se joindre celui d'une soif ardente qu'on étanche difficilement, car les sources sont rares et les citernes souvent desséchées. L'Oriental, pour un long voyage, préfère voyager de nuit et se reposer de jour.

La scène de l'ami importun a dû se passer par une nuit d'été.

La simplicité de l'hospitalité orientale permet à un ami de se présenter à toute heure de jour ou de nuit. La chambre des hôtes est toujours prête, car ceux-ci logeront dans l'unique pièce de la maison. Tous les membres de la famille, en effet, sont couchés, à peine dévêtus, étendus côte à côte sur des matelas ou des tapis, sous des couvertures légères. La porte de la maison est fermée, tout le monde dort.

On frappe. Quelques coups avec la main sur la porte suffisent à éveiller la maisonnée. Lorsque le sommeil est trop profond, ou si l'on fait la sourde oreille, le visiteur, sans hésitation, saisit une pierre et frappe à coups redoublés. La porte aura peut-être à en souffrir, mais la politesse orientale n'en souffre pas. De l'extérieur à l'intérieur un dialogue s'établit à grands renforts de paroles et de cris.

Voilà, m. f., le cadre dans lequel se déroule le récit du Sauveur.

II

Le voyageur de la parabole se présente donc à minuit. L'heure est choisie à dessein pour la morale de l'histoire, car c'est le moment du premier sommeil, l'heure à laquelle il faut plus d'efforts pour s'éveiller, se lever, interrompre son repos. Dans le cas présent, l'étranger est reçu et aussitôt on se dispose à le restaurer ; mais il n'y a plus de pain dans la maison.

Que faire à pareille heure ? La seule ressource est d'aller frapper à la porte d'un ami. L'homme frappe. Son ami se réveille et sans bouger du lit écoute la requête : « Prête-moi trois pains, parce qu'un de mes amis m'est arrivé de voyage et je n'ai rien à lui offrir. »

Pourquoi trois pains ? Uniquement parce que ces trois galettes représentent la ration normale d'un homme. L'hôte entend faire bien les choses, mais sans excès.

Le quémandeur attend une bonne réponse ; d'ailleurs il ne réclame qu'un prêt : « Prête-moi trois pains. »

Le voisin ne dissimule pas qu'il a du pain et n'ose pas refuser net le service demandé. Mais il cherche des excuses : « Ne m'ennuie pas, » cela lui coûte de se lever, de se déranger ; « la porte est déjà fermée, » si elle était ouverte, l'ami pourrait se servir lui-même ; « mes enfants sont avec moi au lit, » s'ils n'étaient pas couchés, l'un d'eux pourrait faire la commission. Et il ajoute : « Je ne puis me lever, » ce qui revient à dire : « Je ne veux pas me lever, pour te les donner. » En réalité, c'est la bonne volonté qui manque à ce paresseux.

Mais l'emprunteur ne se tient pas pour battu. Si son ami ne s'est pas gêné pour lui refuser ce service, lui-même, au nom de l'amitié, insistera. Il continue à frapper, à crier, si bien que le voisin, n'y tenant plus, se lève, prend les pains, les lui donne, ou les lui jette, tout en maugréant peut-être.

« Je vous le dis : alors même qu'il ne se lèverait pas pour les lui donner en sa qualité d'ami, néanmoins, à cause de son importunité, il se lèvera pour lui donner tout ce dont il a besoin. » Ce qui a fait dire à un commentateur : « L'amitié pouvait le pousser à donner ; mais pour se lever, il lui a fallu l'importunité. »

III

La leçon principale de cette parabole, c'est que l'importunité qui parfois réussit auprès des amis de la terre, réussira dans les mêmes conditions auprès de Dieu.

Quand un homme s'adresse à son semblable plus fortuné, il est convenable d'observer les règles de l'étiquette. S'il s'adresse à Dieu, toutes ces formules humaines sont vaines ; elles doivent être remplacées par une impudence magnifique, par une persévérance sublime, qui auprès de Dieu est une forme supérieure du respect de la politesse.

Et c'est pour nous donner cette leçon de persévérance opiniâtre dans la prière que Notre-Seigneur a choisi, dans la vie sociale, un cas extraordinaire. Il semble nous dire : « Dieu ne fera pas moins pour vous que cet ami paresseux a fait pour son voisin. »

M. f., si Dieu s'abstient parfois de nous exaucer, s'il semble rester sourd à nos supplications, c'est le moment d'imiter l'ami importun de la parabole, en continuant à frapper, à crier, à implorer.

L'importunité est le secret de la victoire, puisque Jésus en fait une règle de la prière. Des exemples réels sont fréquents dans l'Evangile : c'est la prière du paralytique de la piscine probatique attendant sans cesse qu'une main secourable le plonge dans l'eau ; c'est la prière de l'aveugle de Jéricho, qui crie d'autant plus fort qu'on veut le faire taire ; c'est la prière de la Chananéenne, que les apôtres veulent chasser et qui s'attache aux pas de Jésus.

* *

S. Augustin a dit : « Dieu a plus envie de donner que nous de recevoir. »

Peut-être direz-vous : « Pourquoi alors nous fait-il attendre ? Lui qui sait tout, sait nos besoins. »

S. Augustin à ses pêcheurs d'Hippone répondait : « Frappe, il veut donner ; mais ce qu'il veut donner, il le diffère, pour que ce délai avive tes désirs. Le don aurait moins de prix à tes yeux s'il te l'accordait tout de suite. »

C'est là, en effet, une des multiples raisons que Dieu peut avoir de nous faire attendre. Ce qui est certain, c'est que notre importunité dans la prière ne l'offense pas. Bien plus, on a écrit : « Cette effronterie est le sommet de la foi, de l'espérance, de la charité ; en elle, Dieu trouve sa gloire et le moyen de nous sanctifier. » Ainsi soit-il.

XXI

LE BON SAMARITAIN

Mes frères,

Une fois de plus l'Evangile nous présente un de ces Juifs rusés qui espèrent prendre Jésus en défaut dans son enseignement :

« Et voici qu'un Docteur de la Loi se lève pour le tenter : « Maître, que dois-je faire pour mériter la vie éternelle ? » — Il attend peut-être toute une liste de vertus à pratiquer, ou quelque sentence qui renfermerait tout un programme de vie. Or Notre-Seigneur le renvoie simplement au premier commandement de Dieu : « Qu'y a-t-il d'écrit dans la Loi ? » Et le juif de répondre : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de

toutes tes forces, et ton prochain comme toi-même. » — « Tu as bien répondu, fais cela et tu vivras. »

Piqué, blessé peut-être, d'avoir été renvoyé à l'observation de ce premier précepte comme s'il l'avait ignoré, ce Docteur ne veut pas rester muet, — c'eût été pour lui un affront, — et il pose une nouvelle question : « Et qui est mon prochain ? »

Question qui nous a valu la parabole du Bon Samaritain.

I

« Un homme descendait de Jérusalem à Jéricho, et il tomba entre les mains des brigands qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies et s'en allèrent le laissant à demi-mort. Il se trouva qu'un prêtre descendait par le même chemin ; mais l'ayant aperçu, il passa outre. De même un lévite qui survint en ces lieux et qui le vit, passa outre. Mais un Samaritain en voyage arriva près de lui ; à sa vue, il fut rempli de compassion. Il s'approcha, banda ses blessures après y avoir versé de l'huile et du vin ; puis l'ayant mis sur sa propre monture, il l'amena à un caravansérail et il prit soin de lui. Le lendemain, il tira de sa bourse deux deniers et les donna à l'hôtelier en disant : « Prends soin de lui, et tout le surplus de la dépense, je te le rembourserai à mon retour. » Lequel des trois te semble avoir été le prochain de l'homme tombé entre les mains des brigands ? » — Il dit : « Celui qui a eu pitié de lui. » — Jésus lui dit : « Va, toi aussi, et fais de même. »

Partant des hauteurs de Jérusalem, la route de Jéricho descend vers la vallée du Jourdain. Elle se déroule entre des mamelons uniformes, couverts d'une pauvre végétation qui dès le mois de mai a disparu. On y rencontre quelques lentes caravanes d'ânes et de chameaux ; çà et là, des troupeaux de chèvres et de brebis à la recherche de maigres pâturages. Ces déserts sont tout à fait propices aux attaques des voleurs de grands chemins, ce qui devait se produire assez souvent, puisque, selon S. Jérôme, les Romains avaient installé, à mi-route, un poste militaire pour la défense des voyageurs.

Placée dans ce cadre, l'histoire racontée par Notre-Seigneur ne surprit aucun de ses auditeurs.

II

« Le voyageur tomba entre les mains des brigands qui le dépouillèrent » : les bandits de la Palestine ne sont pas difficiles sur la qualité du butin, si pauvre soit-il ; — « le rouèrent de coups » : car cet homme eut sans doute le tort de se défendre; — « le couvrirent de plaies et le laissèrent à demi-mort. »

Qui est ce voyageur ? — La parabole dit : « Un homme, » sans spécifier autre chose. Ce pouvait être un juif, un samaritain, un païen idolâtre, En style de parabole, quand on dit : « un homme, » on fait abstraction de la nationalité, de la religion. Et si Notre-Seigneur n'a pas précisé davantage, c'est que la chose était inutile à la leçon qu'il voulait donner.

Jéricho était une ville sacerdotale. Notre-Seigneur met en scène un prêtre et un lévite qui ce jour-là peut-être venaient de terminer leur service au Temple. L'un après l'autre, ils rentrent à leur domicile, en suivant la route de Jérusalem à Jéricho, et ne peuvent pas ne pas voir étendu à terre le malheureux blessé, souffrant et gémissant.

Le prêtre, en raison de son caractère, de son rang, devait se pencher sur cette détresse. « Mais, l'ayant aperçu, il passa outre. » Le lévite fait de même. Ni l'un ni l'autre ne s'inquiète de savoir qui est cet homme. C'est un malheureux qui ne les intéresse pas ; ils passent.

L'attitude de ces deux hommes prépare le rôle du Samaritain. Celui-ci, en voyage, arriva près du blessé et fut rempli de compassion. Il s'approcha, banda ses plaies en y versant de l'huile et du vin. C'était là les remèdes préférés de la médecine en Orient : l'huile pour adoucir la douleur, le vin pour laver la plaie et purifier le sang.

Le blessé ranimé, le Samaritain le met sur sa propre monture et le soutenant, en marchant près de lui, l'amène à un caravansérail. Ce semblant d'hôtellerie se composait de deux ou trois pièces au rez-de-chaussée garnies de tables et de bancs, où les voyageurs prennent leurs repas. La nuit, ils s'étendent à même le sol ou sur un banc, enveloppés dans leurs manteaux. Il n'y a pas de pièce spéciale à offrir à un voyageur malade ; celui-ci n'a d'autre ressource que de s'étendre dans un coin, laissant faire la nature.

Le soir, le Samaritain prit soin de son blessé. Le lendemain, il tira deux deniers de sa bourse et les donna à l'hôtelier, disant : « Prends soin de lui, et tout le superflu de la dépense, je te le rembourserai à mon retour. »

Deux deniers, salaire de deux jours de travail, étaient une provision suffisante, car en Orient les malades sont peu encombrants ; ils souffrent avec une résignation silencieuse et guérissent vite.

L'histoire s'arrête là, car elle est complète.

Il ne nous reste qu'à en tirer la leçon.

III

Cette leçon peut s'exprimer ainsi :

De même que le Samaritain plein de compassion a prodigué ses soins à un voyageur blessé, sans s'inquiéter de sa religion ou de sa nationalité, mais uniquement parce qu'il était un homme malheureux, ainsi nous devons exercer nos bons offices de prochain à l'égard de tous les malheureux.

En effet, la parabole nous présente un homme compatissant et un homme malheureux, dans lesquels nous trouvons le type de tous les hommes compatissants et de tous les hommes malheureux.

D'où nous tirons la notion précise de prochain : le prochain est pour chacun de nous quiconque se trouve dans le besoin.

Il en résulte, d'une part, que le malheureux a le droit d'être secouru par quiconque est en état de le faire, et d'autre part que celui qui peut le secourir a le devoir de venir en aide à celui qui a besoin d'être secouru.

Le titre de *prochain* n'est donc plus, selon l'enseignement de la parabole, un privilège de caste, de race, de religion. Cette notion franchit les limites locales. Elle est internationale et va jusqu'aux frontières de l'humanité. Le prochain ne sera plus le fils d'Abraham, le disciple de Moïse ; ce sera tout fils d'Adam, par conséquent tous les hommes, parce qu'ils sont tous frères, étant tous fils du Père qui est dans les cieux.

Et cette leçon donnée par Notre-Seigneur était bien nécessaire. Pour les Juifs, le prochain c'était le compagnon, l'associé, l'ami, un individu de la même famille, du même clan, de la même tribu. Pour le juif, le prochain c'était toujours un autre juif de la même nationalité et de la même religion.

Les Rabbins, discutant pour savoir si un juif pas-

sant près d'un païen en détresse était tenu de le secourir, répondaient : *Non*.

A la question très générale du Docteur de la Loi : « Et qui est mon prochain ? » Notre-Seigneur a répondu par un fait précis. Et il présente ce fait sous la forme d'un contraste, pour que la leçon soit plus éclatante.

D'un côté, le prêtre et le lévite qui se dérobent à leur devoir, non pas parce que le blessé n'est pas un juif, — ils ne s'en informent pas, — mais uniquement par égoïsme.

De l'autre, le Samaritain qui s'acquitte de ce devoir de charité d'une manière admirable. Il n'interroge pas le blessé sur sa nationalité, sa religion, son rang social. L'homme se trouve dans une grave nécessité, cela suffit, le Samaritain se met en peine de le secourir. Et quand Jésus pose la question : « Lequel des trois te semble avoir été le prochain de l'homme tombé entre les mains des brigands ? » le scribe n'hésite pas : « Celui qui a eu pitié. »

* *

M. f., on a dit de cette délicieuse parabole que « c'est la parabole de la fraternité humaine, comme le *Pater* est la prière de la filiation divine. » Qui donc est venu rappeler à l'humanité qu'elle est fille de Dieu ? Qui donc est venu enseigner aux hommes qu'ils étaient tous frères, enfants du même Père céleste ? Qui donc nous a appris à nous aimer les uns les autres et à bannir de nos relations la haine qui divise ? Qui vient de nous donner, dans cette parabole, une grande leçon de charité chrétienne ? C'est le Christ Notre-Seigneur.

Et c'est lui qui, ce matin, répète à chacun de nous la consigne donnée au Docteur de la Loi : « Va, toi aussi, et fais de même ! » Ainsi soit-il.

SERMONS POUR LE JEUDI SAINT

I

LA PRÉSENCE RÉELLE DE JÉSUS-CHRIST DANS L'EUCHARISTIE

Mes frères,

Pourquoi, au milieu de nos sanctuaires dénudés, un autel étincelant de lumières et de fleurs ? Pourquoi, à côté de chants presque lugubres, des cantiques d'allégresse ? Pourquoi, en même temps qu'une note mélancolique en nos âmes, un sentiment de religieuse paix ? Pourquoi, malgré les occupations pressantes de la semaine, une aussi grande affluence ce soir ?

C'est le jour anniversaire de l'institution du plus adorable des Sacrements. Aucune soirée dans la durée des siècles n'a eu la grandeur et le mystère de cette nuit tombante du Jeudi Saint, toute pleine des préparatifs déicides des hommes, toute rayonnante de l'amour d'un Dieu.

C'est le jour du don suprême par lequel l'Homme-Dieu a voulu, à la veille de terminer sa vie mortelle, commencer une autre vie, sa vie eucharistique, qui devait fixer à jamais sur la terre sa présence au milieu de nous et l'étendre pour ainsi dire à tous les lieux et à tous les temps.

Nous venons en ce moment faire un acte de foi au don de Jésus, à sa présence véritable, réelle, personnelle et non pas seulement en image sur nos autels. Cet acte de foi, je vous invite à le raisonner, afin de le rendre plus sincère et plus ardent. Je viens vous dire : — Croyez, et sur l'affirmation de Jésus-Christ, et sur l'affirmation de l'âme humaine.

I. — *L'affirmation de Jésus-Christ*

Au temps de sa prédication, l'Homme-Dieu avait promis de donner son vrai Corps en nourriture (Jo., VI, 52-72). La veille de sa mort, en cette soirée du Jeudi Saint, il a réalisé sa promesse. Il est donc présent en personne dans l'Eucharistie.

Etablissons cette promesse et cette réalisation.

1. Notre-Seigneur, qui savait à l'avance et les négations de l'incrédulité, et les dénaturations de l'hérésie, et les objections du doute dont son Sacrement serait l'objet, se devait à lui-même et nous devait de ne laisser planer aucune ambiguïté sur ce grand mystère. Et, comme plus tard toutes les circonstances qui accompagnèrent sa mort et sa sépulture ne serviront qu'à établir d'une manière plus certaine sa Résurrection ; de même les circonstances dans lesquelles il a promis d'abord, puis institué son Eucharistie, ferment la porte à toute sérieuse contestation.

Rappelez-vous, m. f. A l'occasion de la multiplication des pains dans le désert, Jésus exhorte d'abord les Juifs à chercher, de préférence aux biens matériels. l'aliment de la vie surnaturelle. Il déclare ensuite qu'il est lui-même cet aliment ; puis il explique que la condition indispensable pour le recevoir est de s'unir à lui par la foi en sa divinité, par la créance à toutes ses paroles, par la soumission à tous ses ordres.

A mesure que l'Homme-Dieu développe sa pensée, l'agitation se dessine parmi les Scribes et les Docteurs de la loi ; la colère bouillonne et se communique aux autres auditeurs. Peut-être qu'effrayé de cette effervescence le Sauveur va atténuer son enseignement ? Loin de là, il le confirme et le précise par cette déclaration : « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair, ma chair que je livrerai pour la vie du monde. »

A ces mots, l'orage éclate ; un débat tumultueux s'engage entre les assistants : « Comment, se disent-ils, cet homme peut-il nous donner sa chair, de la chair humaine, à manger ? » Et Jésus d'insister : « En vérité, en vérité (remarquez, m. f., cette forme d'attestation et cette insistance), je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, ma chair, si vous ne buvez son sang, mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Qui mange ma chair, qui boit mon sang, possédera la vie éternelle... Car ma chair est vraiment une nourriture, mon sang est vraiment un breuvage... Celui qui me mange, c'est celui-là qui aura la vie par moi. »

Vous savez la suite : le dépit, la colère, la sortie des Scribes, des Docteurs, d'une partie des auditeurs, le mécontentement, les murmures jusque dans les rangs des disciples, la désertion d'un certain nombre d'entre eux, et enfin la question de Jésus à ses apôtres : « Et vous aussi, voulez-vous me quitter ? »

Que ressort-il de tout cela ? Le voici.

Les Juifs ont compris que Jésus leur donnerait sa propre chair à manger, son propre sang à boire, non pas en figure, mais en réalité. Leur étonnement, leur discussion, leur indignation en sont la preuve.

Jésus, malgré cela, affirme à nouveau le vrai sens de ses paroles : elles ont été entendues comme il le fallait, comme il le voulait ; ce n'est ni une figure, ni une manière de dire, pareille à celles qui sont si

usitées dans la conversation ; et ce sens, il l'accrédite par une déclaration plus ferme, plus claire, plus précise encore, si possible. Il affirme qu'il est nécessaire de manger sa chair et de boire son sang, et que la vie surnaturelle en ce monde, que la vie éternelle en l'autre est à ce prix. Nous en avons souligné les formules.

Le divin Maître qui, dans ses prédications, avait l'habitude d'expliquer les paroles mal comprises, ici ne relève rien ; il se résigne à la désertion d'un groupe des siens, plutôt que d'atténuer le sens, la portée de ses paroles ou de les rectifier.

Lui qui était venu sur la terre pour prêcher la vraie doctrine et établir le culte véritable ; lui qui comme Dieu voyait l'avenir se dérouler devant son regard, et par conséquent l'Eglise future s'appuyer sur sa parole pour promouvoir le culte eucharistique et demander l'adoration des foules ; lui qui voyait l'humanité se prosterner devant l'Hostie sainte et qui devait à sa loyauté, à son nom, à sa mission, à son honneur, de ne pas permettre qu'elle fût victime d'une erreur, d'une méprise, d'un malentendu ; lui, le Dieu de vérité ; il a confirmé, maintenu, approuvé, sanctionné la croyance des siècles en ne protestant pas contre la signification donnée par les Juifs à sa parole.

Nous nous trouvons ainsi en présence de cette alternative : ou Jésus-Christ nous a trompés, en nous laissant dans l'erreur ; ou il est avéré qu'il a promis de nous donner réellement en nourriture sa propre chair et son propre sang.

2. Or, cette promesse, il l'a réalisée.

C'est la veille de sa mort, à cette heure solennelle où, sur le point de quitter ceux que l'on aime, on leur parle avec plus de netteté, sans détours, sans recherche. A cette heure donc, vous savez ce qui se passa dans le Cénacle.

a) Mais d'abord n'êtes-vous pas frappés par la simplicité des paroles de Jésus, par leur clarté, par leur précision ? Sans parti pris, y a-t-il lieu à la moindre ambiguïté et place à la plus légère obscurité ?

b) Comparez ensuite les termes de la prédiction et ceux de l'institution. Là il avait dit : « Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair, celle-là même que je livrerai pour la vie du monde... Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez pas la vie en vous. » — Ici, il reprend : « Prenez et mangez-en tous : ceci est mon corps, qui sera livré pour vous. Buvez-en tous : ceci est mon sang qui sera répandu pour beaucoup en rémission de leurs péchés. »

N'est-ce pas le même mystère, hier annoncé, aujourd'hui accompli ? Hier et aujourd'hui, s'est-il agi d'une image, d'un symbole, d'une figure, ou bien d'une auguste réalité ? Ce symbole, cette image, cette figure, où en voit-on l'apparence ? Qu'est-ce qui le fait soupçonner ?

c) Les paroles de Jésus opèrent ce qu'elles signifient. De même qu'au *Fiat* du commencement, l'univers est sorti du néant ; de même que sur son ordre, l'eau s'est changée en vin, que les sourds, les aveugles, les muets, les paralytiques ont recouvré l'usage de leurs organes ; de même que les morts sont revenus à la vie, que les pains se sont multipliés ; ainsi, en ce jour, sur la parole toute-puissante du Christ, le pain qu'il tenait dans ses mains est devenu son vrai corps vivant, s'est changé en sa chair ; et depuis lors, en vertu du pouvoir conféré aux Apôtres, et en leur personne à tous les prêtres, nous avons eu le Dieu fait homme réellement présent dans la sainte Hostie. Et c'est là une des vérifications de la parole de Jésus : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

J'y crois, et vous y croyez aussi, n'est-il pas vrai, m. f., de toute votre âme !

Vous venez d'entendre l'affirmation de Jésus-Christ ; entendez maintenant l'affirmation de l'âme humaine.

II. — *L'affirmation de l'âme humaine*

Il y a une trentaine d'années, en 1909, à la clôture du splendide Congrès eucharistique international de Cologne, le cardinal Vincent Vannutelli, légat du Saint-Siège, prenant la parole, empruntait son thème au *Lauda Sion*. Le cantique qu'il entonnait en l'honneur de l'Eucharistie, il y a longtemps qu'il a été commencé. Et je ne crois pas pouvoir faire mieux ici que de vous inviter à écouter l'hymne composée par l'humanité croyante depuis les Apôtres jusqu'à nos jours.

1. La première strophe est celle des *chrétiens des Catacombes*. Aux sombres jours des persécutions, ils s'enfermaient dans leurs souterrains, et là ils assistaient aux saints mystères, ils communiaient, et ils s'en retournaient « forts comme des lions. » Si on les saisissait, ils se livraient non pas seulement avec courage, mais avec joie, à la hache des licteurs, ou aux supplices des bourreaux, ou à la dent des fauves. S'ils devaient demeurer dans ces chambres creusées dans la pierre ou dans le tuf, des mains plus ou moins exercées exprimaient la foi des âmes en peignant ou en sculptant sur les parois les figures symboliques du Christ et de son Sacrement d'amour.

2. La deuxième strophe est celle des *apologistes*. Au Vatican, dans une fresque célèbre, Raphaël a représenté ce qu'on a appelé la *Dispute du Saint-Sacrement*. Entre le ciel et la terre un autel est dressé où est exposée la Sainte Eucharistie. De chaque côté sont rangés les quatre Docteurs de l'Eglise latine : S. Grégoire, S. Jérôme, S. Ambroise, S. Augustin. Près d'eux, le pape Innocent III, S. Bonaventure, S. Thomas d'Aquin ; par derrière, le Dante et Savonarole. Au-dessus de l'autel, dans les cieux entr'ouverts, des personnages de l'Ancien Testament, des Apôtres, des martyrs, aux pieds de l'Eternel dominant le tout. Et tous, dans leur attitude différente, ils exposent leur foi à l'Hostie Sainte.

3. La troisième strophe est celle des *artistes*. Demandez aux architectes du Moyen-Age qui ont élevé tant de temples grandioses, véritables bijoux et merveilles de l'art ; demandez aux sculpteurs, qui, avec une patience admirable, ont fouillé la pierre des chapiteaux, des tympans, des clochetons, des pinacles ou le bois des stalles du chœur, orné les portails de statues, dressé dans les airs ces tours ou ces flèches de dentelle ; demandez aux peintres de génie qui, penchés sur leurs toiles ou hissés sur leurs échafaudages, ont décoré les murs et jusqu'aux voûtes de ces sanctuaires ; demandez aux princes de la musique, qui ont fixé sur le papier leurs suaves mélodies, leurs magistrales conceptions dont l'audition nous transporte loin des vulgarités de ce monde et nous fait goûter quelque chose des concerts célestes ; — demandez-leur à tous pour qui ils ont travaillé. Chacun vous répondra en vous montrant le Dieu du tabernacle et en vous répétant le mot de l'angélique théologien-poète : *Quantum potes, tantum aude, quia major omni laude, nec laudare sufficis.*

4. La quatrième strophe est celle des *liturgistes*. N'est-elle pas évocatrice des plus nobles sentiments, la liturgie, avec les rites si variés, les cérémonies si expressives, les fêtes si instructives, les offices, les prières, les chants si bien harmonisés à tous les besoins de l'âme, qui composent le culte catholique ? Quel précieux aliment pour l'esprit et le cœur des fidèles !

5. Je ne saurais omettre en cinquième lieu la strophe des *orateurs* et des écrivains de l'ordre ecclésiastique ou de l'ordre laïc, dont les accents enflammés, dont les innombrables écrits à la louange de l'adorable Sacrement ont retenti ou se sont répandus dans tous les lieux du monde.

6. Après cela, je dois mentionner la strophe de *l'âme populaire*. C'est ici que l'on se rend compte de la place que tient au sein de l'humanité le divin Prisonnier. Elle s'affirme chaque jour, cette âme, à Lourdes à la procession du Saint-Sacrement. Elle s'affirme d'année en année à chaque Congrès eucharistique soit national, soit international. Qu'elles aient lieu, ces solennelles assises, au-delà des mers, en quelque contrée lointaine, partout des centaines de mille personnes s'y portent, des chrétiens de tous rangs, parmi lesquels des industriels, des savants, des hommes de lettres, des magistrats, des députés, se font un honneur d'accompagner, d'acclamer le Dieu-Hostie en sa marche triomphale à travers les rues des cités qui en sont le siège. Oh ! la grandiose, oh ! l'imposante strophe que celle-là !

7. Mais la plus belle, la plus imposante, la plus glorieuse au Roi des rois et qui les couronne toutes, c'est la strophe des *Saints*. Un jour, le Maître avait dit aux Juifs : « Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez du moins à mes œuvres. » (Jo., x, 38). Ses œuvres, c'étaient les miracles qu'il opérait. Les œuvres du Dieu eucharistique, ce sont les saints, véritables miracles vivants : miracles de pureté au milieu du monde corrompu, miracles d'humilité au milieu du monde superbe, miracles de charité au milieu du monde égoïste. Est-il besoin de leur demander à quelle source ils puisent leurs vertus ? Ils vous répondraient tous en vous montrant dans l'autel et le tabernacle le foyer de toute sainteté.

* *

Voilà, m. f., toutes les affirmations de l'âme humaine en faveur de Jésus-Christ présent au milieu de nous dans l'Eucharistie. Y a-t-il plus magnifique acte de foi en face de l'incrédulité et de l'erreur ?

Au soir de ce jour qui a vu l'institution de l'adorable testament de l'Homme-Dieu, réunissons toutes ces strophes ; qu'elles montent en un sublime cantique d'adoration et d'action de grâces jusqu' « au trône où siège l'Agneau, à qui soit bénédiction, et honneur, et gloire, et puissance dans les siècles des siècles ! » (Apoc., v, 13). Ainsi soit-il.

II

L'EUCHARISTIE, CHEF-D'ŒUVRE DE LA PROVIDENCE DIVINE

Mes frères,

Le jour même de la Résurrection du Christ, deux disciples, l'esprit et le cœur remplis de ce que les saintes femmes leur avaient annoncé et de ce qu'avaient vu les principaux apôtres, s'en allaient à un bourg nommé Emmaüs, non loin de Jérusalem. Ils s'entretenaient et raisonnaient ensemble, nous dit S. Luc, et, sans doute, ils parlaient de leur divin Maître. Or, tandis qu'ils marchaient et conversaient, Jésus, sans se faire connaître, se joignit à eux tout à coup, et leur ayant demandé le sujet de leur entretien, il se mit à leur développer les Saintes Ecritures, passant en revue Moïse et tous les Prophètes.

Quand ils furent arrivés à destination, comme Jésus feignait d'aller plus loin, les deux disciples, dont le cœur était tout ému des douces paroles qu'ils avaient entendues, le pressèrent de rester et lui dirent : « Demeurez avec nous, car le soir commence à venir et le jour est sur son déclin. » Jésus donc entra dans la maison, et, comme il était à table avec eux, il prit du pain et rendit grâces ; puis, l'ayant rompu, il le leur donna. En même temps, les yeux des disciples s'ouvrirent et ils reconnurent Jésus. Mais il disparut de devant eux.

Or, ces deux disciples attardés sur leur route sont le symbole de l'humanité. Tandis que les hommes marchent ici-bas vers le but de leur destinée, Dieu les accompagne, il les éclaire par sa parole, les fortifie par sa grâce et les console par son amour. Il y a 6000 ans que Dieu chemine ainsi avec les hommes, sur la route difficile du monde. Une fois seulement, dans cette longue succession de siècles, il s'est fait voir aux hommes corporellement, dans la personne de son Fils incarné pour notre salut. Jésus-Christ, reconnu comme Dieu par les siens d'abord, puis par le monde entier, est devenu l'objet de nos plus vifs désirs. Les Apôtres, les disciples, les saints de tous les temps, de tous les pays et de toutes les conditions, après l'avoir connu, aimé, adoré, l'ont en quelque sorte placé devant leurs yeux par une évocation de foi ; ils l'ont pressé sur leur cœur dans une étreinte généreuse, et, ne voulant pas le quitter, ils lui ont dit, comme les disciples d'Emmaüs : « Demeurez avec nous, car le soir commence à venir et le jour est sur son déclin. *Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies.* » Mais Jésus se dérobe à cette tendresse ; il nous quitte. Ce n'est qu'au ciel que nous le verrons dans un jour sans déclin.

Toutefois, avant de nous quitter, il nous laisse un gage de son amour ; il rompt avec nous le pain eucharistique ; les vrais disciples le reconnaissent toujours à la fraction du pain, et se consolent de la tristesse de leur exil en rompant, sur la table du Seigneur, le pain qui donne la vie.

Comprenons ce mystère, m. f., et en ce soir du Jeudi Saint soyons consolés. Pour venir en aide à votre piété dans la méditation du mystère eucharistique, je vous propose deux questions : — Pourquoi Jésus-Christ, après s'être montré aux hommes sur la terre, les a-t-il quittés ? Et pourquoi, en les quittant, leur a-t-il laissé l'Eucharistie ?

La réponse à ces deux questions nous prouvera, je l'espère, que l'Eucharistie est, dans l'ordre surnaturel, le chef-d'œuvre d'amour de la Providence de Dieu.

I

La Providence de Dieu conduit toute chose à sa fin par des moyens convenables, et c'est en cela que Dieu fait paraître sa puissance, sa sagesse et sa bonté. Or, la fin de l'homme, c'est de voir un jour Dieu face à face, de l'aimer cœur à cœur, de le posséder pleinement et de le louer éternellement. Par conséquent, dans l'ordre du salut, la Providence de Dieu a dû choisir des moyens proportionnés à cette fin. Quels sont ces moyens ? Nous les découvrirons aisément en étudiant un instant la condition de l'homme ici-bas relativement à sa fin dernière.

La condition de l'homme sur la terre est une condition d'épreuve. S. Paul compare les chrétiens à des hommes qui courent dans un stade pour remporter le prix, et il dit : « Courez de telle sorte que vous soyez vainqueurs : *Sic currite ut comprehendatis.* » Le mérite est donc la condition de la récompense. Mais le mérite doit être proportionné à la récompense et réciproquement. C'est pourquoi la récompense consistant en la vue de Dieu, la possession de Dieu et l'amour éternel de Dieu, le mérite doit consister dans un ensemble de vertus analogues à cette triple félicité. Et en effet, tout le christianisme est fondé sur la triple épreuve et le triple mérite de la foi, de l'espérance et de la charité : de la foi, qui soumet l'intelligence humaine à l'autorité d'une parole divine qu'elle ne voit pas en elle-même et qui lui est transmise ; de l'espérance, qui promet des biens à venir, invisibles, dont la certitude repose d'une part sur la promesse infaillible de Dieu, et de l'autre sur notre fidélité à la grâce, fidélité qui peut, au contraire, faillir ; enfin le christianisme repose sur la charité, qui nous fait aimer Dieu par-dessus toutes choses, à cause de lui-même, et le prochain comme nous-mêmes, à cause de Dieu.

Or, ce plan est admirablement conçu. Il est bien proportionné à la fin dernière de l'homme et révèle dans toute leur grandeur et leur force la puissance, la sagesse et la bonté de Dieu. Car, d'une part, *la foi* est une lumière, obscure, il est vrai, mais qui prépare cependant à la lumière de gloire, à la vue de Dieu dans le ciel ; de l'autre, *l'espérance* est un bien, imparfait sans doute, mais qui nous fait néanmoins jeter, en quelque sorte, l'ancre de notre frêle esquif dans les profondeurs solides des biens éternels ; enfin *la charité* est une consolation dans laquelle notre âme, si elle est privée de la vue du Souverain Bien, peut du moins le goûter par anticipation. La lumière de la foi nous guide vers le ciel, l'ancre de l'espérance nous soutient au milieu des flots d'une mer orageuse, l'amour nous y console : quels moyens admirables pour arriver au terme de la pleine lumière, de la richesse infinie, de l'amour ineffable ! Quelle puissance, quelle sagesse, quelle bonté de la part de Dieu d'avoir trouvé, établi et maintenu pour les hommes des moyens si bien proportionnés à leur fin ! Aussi, depuis la création de l'homme, l'emploi de ces moyens a-t-il réussi à donner aux hommes le bonheur avec la vertu, et à Dieu la gloire avec le succès de son œuvre ! C'est pourquoi l'apôtre S. Paul, résumant en quelques mots le christianisme, nous dit : « Maintenant c'est le temps de la foi, de l'espérance et de la charité ; ici-bas, ces trois vertus demeurent, et la plus grande des trois c'est la charité. *Nunc autem manent fides, spes, charitas, tria hæc ; major autem horum est charitas.* »

Quand Notre-Seigneur parut, que fit-il ? Vint-il pour abolir la foi, l'espérance et la charité ? Non, il eut pour œuvre de fortifier dans les âmes ces trois vertus, d'en augmenter la grâce et le mérite. « Celui qui croira, dit-il, sera sauvé, et celui qui ne croira pas sera condamné. » Et ailleurs, nous montrant dans les œuvres des justes le gage de leur récompense future : « Réjouissez-vous, s'écrie-t-il, et tressaillez d'allégresse, parce que votre récompense est grande dans les cieux. » Puis renouvelant le précepte de la charité, il prescrivait : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton esprit, de toutes tes forces, et le prochain comme toi-même. »

Après avoir donné au monde de tels enseignements, Jésus-Christ les scelle de son sang ; puis, ayant fait son œuvre, au lieu de rester comme un roi magnifique au milieu du triomphe qu'il s'était acquis sur la terre, il nous quitte pour monter au ciel : « Il vous est avantageux que je m'en aille, disait-il à ses Apôtres : *expedit vobis ut ego vadam.* » Pourquoi ? « Parce que, sans cela, le Consolateur ne viendra pas à vous. » Quel Consolateur ? L'Esprit-Saint, l'Esprit de foi, d'espérance et d'amour. Comme si Jésus-Christ disait : « Si je ne vous quitte, la foi, l'espérance et la charité péricliteront en vous. » D'où nous pouvons maintenant répondre à cette question : Pourquoi N.-S. Jésus-Christ, après s'être montré sur la terre, nous a-t-il quittés ? Il nous a quittés pour ne point nous ôter la triple épreuve et le triple mérite de la foi, de l'espérance et de la charité.

En effet, si Jésus-Christ fût resté visiblement sur la terre, ni la foi n'aurait plus eu ses saintes obscurités, ni l'espérance ses magnifiques perspectives, ni la charité ses sublimes attraits. Nous nous serions arrêtés à Jésus-Christ, en tant qu'homme, comme au terme extrême de notre vie. Il eût été l'écueil de notre vocation céleste, au lieu d'en être le phare et le pilote. En lui nous n'aurions plus trouvé ni la vérité, ni la voie, ni la vie, quoiqu'il soit pour nous tout cela : « *Ego sum via, veritas et vita.* »

1o Et d'abord la foi aurait perdu ses saintes obscurités. En effet, si Jésus-Christ fût resté sur la terre, sa permanence même, après sa résurrection, l'éclat de sa majesté où rayonnent les splendeurs du Verbe, l'autorité magistrale de sa parole pleine de l'Esprit-Saint, ses œuvres merveilleuses où se manifeste la vertu du Très-Haut, tout cet ensemble de dons célestes et de grâces humaines, qui font de Jésus-Christ non un simple mortel, mais un Dieu, aurait commandé l'assentiment de notre esprit et ravi l'adhésion de notre croyance. Nous aurions cru parce que nous aurions vu. Or, il est écrit : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru : *beati qui non viderunt et crediderunt.* » Dès lors, que seraient devenus et les épreuves et les mérites de la foi ? Avec Jésus-Christ vivant au milieu de nous, plus d'hésitation, plus de lutte contre l'orgueil de la raison humaine, plus de soumission de notre esprit devant la parole de Dieu transmise et enseignée par l'Eglise, plus de schismes, plus d'hérésies, plus de ces divisions funestes, il est vrai, mais pourtant nécessaires à l'épreuve des saints, selon la parole expresse de l'Apôtre : « *Oportet et hæreses esse.* » La foi, qui consiste essentiellement dans la croyance à ce que l'on ne voit pas, croyance fondée sur l'autorité infaillible de la parole de Dieu, la foi, par la présence visible de Jésus-Christ sur la terre, eût été transformée en une contemplation oisive, sans mérite comme sans effort. Par là, Jésus-Christ, au lieu de nous donner ces eaux vives de la foi qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle, aurait tari en nous la source même de toute croyance proprement dite.

2o En second lieu, si Jésus-Christ fût resté sur la terre, l'espérance aurait perdu ses magnifiques perspectives. L'espérance, en effet, a pour objet suprême les biens invisibles de l'avenir, les richesses du ciel, la vue de Dieu, sa gloire et son amour. Sur les ailes de l'espérance, la prière du chrétien monte vers le ciel, et ne redescend sur la terre que pour faire germer en nous la grâce, dont la gloire est le complet épanouissement. De là, ces aspirations vers Dieu, ces tendances supérieures, ces efforts surnaturels pour monter plus haut que ce monde visible, plus haut que toute chose et tout esprit créés : aspirations,

tendances qui tourmentent notre âme jusqu'à ce qu'elle se repose en Dieu : « Vous nous avez faits pour vous, ô Seigneur, disait S. Augustin, et notre cœur ne sera tranquille que lorsqu'il se reposera en vous. *Fecisti nos ad te, Domine, et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te !* » Cette parole du Docteur de la grâce n'est que le commentaire de cette autre parole du prophète David : « Le passereau trouve une demeure et la tourterelle un nid pour s'abriter ; pour moi, ma demeure, ô Seigneur des vertus, mon roi et mon Dieu, ma demeure est auprès de vos autels, auprès des autels de ce temple céleste, où les saints vous loueront à jamais ! »

Or, si Jésus-Christ fût resté sur la terre, l'espérance l'aurait pris pour but, pour terme dernier. Son humanité même, pleine de grâce, de douceur et d'onction, ses traits où resplendit l'éclat d'une beauté divine, sa chair, en un mot, serait devenue l'écueil de notre espérance. Avec Jésus-Christ, qu'aurions-nous pu désirer encore ? « Mais la chair, dit Notre-Seigneur, la chair ne sert de rien, c'est l'Esprit qui vivifie : *caro non prodest quidquam, spiritus est qui vivificat.* » La chair dans le Christ ne doit pas être séparée du Verbe. S'arrêter à la chair sans aller au Verbe, c'est mourir. Voir le Verbe et le posséder, c'est vivre. Mais le Verbe n'est visible qu'au ciel. Donc, en s'arrêtant à l'extérieur de la personne du Christ, les hommes, au lieu de trouver la vie, auraient trouvé la mort. Aussi ne veut-il pas que nous nous arrêtions à lui dans ce sens imparfait. Quand Marie-Madeleine a reconnu le Sauveur dans la personne de celui qu'elle avait pris d'abord pour un jardinier, et que, se jetant à ses pieds, elle l'adore dans l'extase de l'amour et de la contemplation, lui disant avec transport : « O Maître ! *Rabboni !* » Jésus-Christ, pour lui faire comprendre que la joie parfaite n'est pas ici-bas, mais au ciel, lui dit : « Ne me touche pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. *Noli me tangere, nondum enim ascendi ad Patrem meum.* » Comme s'il lui disait : « Porte plus haut ton espérance, regarde le ciel ; c'est là-haut, c'est auprès de mon Père que tu verras ma gloire. Maintenant, travaille et gémis. Va annoncer à mes frères que je suis ressuscité et que je remonte vers mon Père qui est aussi votre Père, vers mon Dieu qui est aussi votre Dieu. Je me déroberai bientôt à vos regards ; mais, si vous m'aimez, vos désirs me suivront ; où sera votre trésor, là sera votre cœur ; l'absence de celui que vous aimerez vous fera désirer le ciel, et votre espérance sublime vous en ouvrira les portes. »

3° Enfin, m. f., si Jésus-Christ fût resté sur la terre, la charité n'aurait plus eu ses célestes attraits. La raison en est toujours la même. Jésus-Christ comme homme serait resté le terme unique de notre amour. Or, encore une fois, c'est Dieu qu'il faut aimer en tant que Dieu ; ce sont ses perfections, c'est son essence qu'il faut aimer comme fin dernière. « Dieu est charité, dit S. Jean, et celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu et Dieu demeure en lui, » c'est-à-dire : celui qui aime vit en Dieu par l'esprit et par le cœur ; par conséquent, il ne vit plus sur la terre, il vit au ciel. Il ne s'arrête pas au Christ ; il sait que le Christ, en tant que Christ, n'est que le médiateur entre les hommes et Dieu. Il sait que le Christ, comme dit S. Paul, doit soumettre à Dieu toute l'Eglise triomphante, et se soumettre lui-même, comme chef des élus, à celui qui en est le père, le maître et le monarque. Celui qui aime Dieu vole donc plus haut que le Christ en tant qu'homme. Dans ses transports ardents, il s'élève comme David : « Qui me donnera les ailes de la colombe, et je volerai et je me reposerai ! » Oui, je volerai plus haut que tous les biens visibles, je volerai jusqu'à Dieu, et je ne me reposerai qu'en lui, parce qu'en lui seul j'aurai trouvé mon bien ; car « personne n'est bon que Dieu en tant que Dieu : *nemo bonus nisi solus Deus,* » et toute créature bonne n'est telle qu'en tant qu'elle participe à la bonté de Dieu.

Voilà donc pourquoi Jésus-Christ nous a quittés, pourquoi il s'est refusé à cette invitation que les hommes lui ont faite sur le chemin de la vie : « Demeurez avec nous, Seigneur, parce que le soir commence à venir et que le jour est sur son déclin. » Il s'en va pour ne pas détruire le mérite de notre foi, de notre espérance et de notre charité.

Mais, avant de nous quitter, il rompt le pain avec nous, il nous donne l'Eucharistie, et dans cet aliment de grâce, il nous fait trouver, avec les consolations de sa présence, le mérite que nous procure la douleur de sa disparition. C'est ce que je vais maintenant proposer à votre pieuse attention.

II

S'il était expédient que Jésus nous quittât, à cause des raisons que nous avons données, il ne l'était pas qu'il nous délaissât tout à fait. L'humanité, après l'avoir vu sur la terre, s'était trop attachée à lui pour pouvoir en être complètement séparée. De son côté, le Sauveur aimait trop les hommes pour se détacher entièrement du monde : « Mes délices, dit-il dans l'Ecriture, sont d'habiter avec les enfants des hommes : *deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* » Aussi, arrivé à l'heure marquée pour sa mort, « comme il avait toujours aimé les siens qui étaient dans le monde, dit l'apôtre S. Jean, il les aima jusqu'à la fin : *in finem dilexit eos.* » Il les aima jusqu'au dernier moment, et il les aima d'un amour infini. Car, dans cet amour, il conçut et exécuta le projet de mourir et de les quitter visiblement, sans être néanmoins obligé de les priver de sa présence invisible, de sa lumière, de sa force et de sa charité.

Donc, la veille de sa mort, il prit du pain dans ses mains saintes et vénérables ; il le bénit, le rompit et le distribua à ses disciples, disant : « Prenez et mangez : ceci est mon corps. » Prenant ensuite le calice, il bénit le vin, le distribua à ses disciples et leur dit : « Prenez et buvez, ceci est mon sang. » Puis, il ajouta : « Faites ceci en mémoire de moi. » O merveille de sagesse, de puissance et d'amour ! Le pain et le vin, aliment de notre vie corporelle, deviendront désormais dans l'Eglise l'aliment de nos âmes. Ce pain et ce vin qui sont le sacrement naturel de l'amitié des hommes sur une table hospitalière, deviendront sur l'autel le sacrement divin de l'amitié d'un Dieu ! Par là, le plan de la Providence demeure ; la foi, l'espérance et la charité subsistent, mais Jésus-Christ y mêle sa présence, et son amour triomphe ! *In finem dilexit !*

En effet, l'Eucharistie éprouve notre foi, mais elle la confirme ; l'Eucharistie anime notre espérance, mais elle en est le gage ; l'Eucharistie élève notre amour, mais elle le nourrit.

1° L'Eucharistie éprouve notre foi, mais elle la confirme.

En effet, l'Eucharistie, comme le dit l'Eglise, est un mystère de foi : *mysterium fidei.* C'est le mystère de la plus forte foi, et c'est en même temps le

mystère le plus fort de la foi. C'est le mystère le plus incompréhensible, et c'est aussi le mystère le plus solidement prouvé. Croire à l'Eucharistie, c'est croire, malgré les sens, sur le seul témoignage d'une parole divine, transmise par l'Eglise, que Jésus-Christ est tout entier présent sous les espèces du pain et du vin ; que la substance du pain et du vin est changée sur l'autel en la substance du corps et du sang de Jésus ; que les accidents ou les apparences demeurent sans la substance qui leur est propre, et que sous ces apparences, quelque petites qu'elles soient, nous recevons le corps et le sang du Christ, et, avec son corps et son sang, son âme et sa divinité ; que partout où l'hostie est consacrée, Jésus-Christ se trouve présent, sans quitter pour cela le ciel, où il est assis à la droite de son Père. Quelle épreuve pour la foi ! Quel mystère ! Comme il s'éloigne de notre manière de voir et d'expérimenter ! Pourtant, il faut croire, sous peine de renoncer au christianisme.

Mais à côté de l'épreuve de la foi, en voici la confirmation. Jésus-Christ se cache à nos sens, il est vrai, et c'est par là qu'il nous éprouve ; mais il se manifeste à notre âme, à notre esprit et à notre cœur, et c'est par là qu'il nous fortifie et nous console. Oui, le chrétien est certain de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Il le sait et il la sent. — Il en a la certitude par la parole expresse du divin Maître dans l'Evangile, par la tradition constante de toutes les Eglises, par l'accord de toutes les liturgies, par les preuves contenues dans les rites, les cérémonies, les symboles ; dans les raisons données par les théologiens et mises à la portée de tous par les prédicateurs, par les monuments de nos temples : les autels, les tabernacles, les vases sacrés ; par tout l'ensemble du catholicisme, qui converge vers l'Eucharistie comme vers un centre, et qui, sans l'Eucharistie, ne se comprend ni ne se soutient. — Le chrétien sent la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie par l'émotion toute céleste qui accompagne la communion bien faite. O Jésus ! quand vous descendez dans une poitrine pleine de votre amour, quel tressaillement d'allégresse n'y produisez-vous pas ! L'homme alors se sent transformé, il n'est plus de la terre, il est du ciel ; ce n'est plus lui qui vit, c'est Jésus-Christ qui vit en lui. Emu jusqu'aux larmes des touches de votre grâce, le chrétien peut dire comme les disciples d'Emmaüs : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au dedans de nous, quand il nous parlait sur la route ? » N'avais-je pas le sentiment de Dieu ? n'étais-je pas pénétré de cette conviction intime que le Verbe fait chair s'était uni à moi par l'union la plus forte et la plus suave ? Je vous possède en moi, quand je communie, ô Jésus, ô Maître, ô Ami ! Vous ne nous avez donc pas quittés tout à fait ! Vous nous êtes donc resté, caché, il est vrai, pour l'épreuve de notre foi, mais visible à notre âme dans l'éclat de votre lumière et dans l'onction de votre grâce ! La foi nous est précieuse : « Nous vous avons reconnu à la fraction du pain » !

2° L'Eucharistie anime notre espérance, mais elle en est le gage.

Avec l'Eucharistie, en effet, le désir du ciel augmente dans les âmes. Ce goût de Dieu que nous y trouvons nous rend amères toutes les douceurs de la terre. Ce que nous aimons sur la terre, nous ne voulons plus l'aimer que selon Dieu, et dès lors nous soupirons après le jour où la patrie du repos éternel nous ouvrira ses portes et nous permettra de trouver en Dieu toutes choses : *Deus omnia in omnibus*. De là, cette langueur des âmes saintes, cette nostalgie céleste qui les consume et les pousse vers la tombe avant l'heure ; l'espoir les tire, elles veulent voir ce qu'elles souhaitent. Voilà l'épreuve, elle est héroïque.

Mais voici la consolation : l'Eucharistie nous assure le ciel ; elle est le gage de la vie future, nous dit l'Eglise, *pignus futuræ gloriæ*. « Celui qui mange ce pain, nous dit Notre-Seigneur, vivra éternellement : *qui manducat hunc panem, vivet in æternum.* » L'Eucharistie est notre viatique sur la terre et notre viatique à l'heure de la mort. Les difficultés de la route peuvent être grandes : Jésus marche avec nous ! Les terreurs de la mort peuvent être épouvantables : Jésus veille sur nous, il vit dans notre cœur ! Comme autrefois le prophète Elie, fortifié par un pain miraculeux, marcha pendant quarante jours et quarante nuits et parvint à la montagne de Dieu, la montagne d'Horeb, ainsi le chrétien, fortifié par l'Eucharistie, arrivera au ciel, après les mauvais jours de son pèlerinage. Et quand il descendra dans la tombe, ses cendres, sanctifiées par le corps du Christ reçu en viatique à l'heure suprême, emporteront le gage de la résurrection future. L'Eucharistie fera germer un jour ces os touchés par le doigt destructeur de la mort ; les élus sortiront de leur poussière, apparaîtront en gloire devant Dieu ; car il est écrit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle et je le ressusciterai au dernier jour. »

3° Enfin l'Eucharistie exalte notre amour, mais elle le nourrit.

La chair de Jésus-Christ ne nous apparaissant que sous les voiles du Sacrement, l'amour que nous donnons au Verbe incarné n'a rien de terrestre, il est tout spirituel. Il unit l'âme à Dieu, il fait goûter à l'âme les douceurs de l'essence divine. Par là, il arrive que cet amour va toujours croissant, en se plongeant toujours et de plus en plus dans cet océan infini de vie, de lumière et d'amour. Et telle est l'épreuve de l'amour dans l'Eucharistie.

Mais en voici le soutien : l'Eucharistie est toujours à la portée des fidèles, la Table sainte leur est toujours accessible, le pain mystique est toujours servi sur cette table ; ils peuvent donc exciter et apaiser sans cesse la faim et la soif de Dieu qui les tourmentent. — Bien plus, ils trouvent dans l'Eucharistie la loi même de l'amour. Tout amour est un don gratuit : dans l'Eucharistie, Jésus-Christ se donne à nous gratuitement. Tout amour est diffusif de soi : Jésus-Christ se donne tout entier à tous, et reste propre à chacun de ceux qui le reçoivent. L'amour est unitif : Jésus-Christ s'unit intimement à l'homme et unit par la communion les hommes entre eux. Le pain qui sert de matière à l'Eucharistie, formé de plusieurs grains de froment réduits en une seule masse, est le symbole de tous les fidèles, réunis par la grâce en un seul corps, qui est le corps du Christ ; de sorte que l'Eglise est appelée par S. Paul, à cause de la participation des fidèles au Sacrement de l'autel, « un seul pain, un seul corps : *unus panis, unum corpus multi sumus, omnes qui de uno pane participamus.* » Ce qui faisait dire au martyr S. Ignace ces belles paroles, au moment où les persécuteurs allaient le jeter en pâture aux lions : « Je suis le froment du Christ, il faut que je sois moulu par la dent des bêtes, afin de devenir un pain

purifié. » Quel amour ! quelle source de charité ! quel enivrement divin pour les fidèles à la table du Seigneur ! Comme on y respire le ciel !

Ah ! m. f., reconnaissons que Jésus-Christ a bien fait toutes choses : *Bene omnia fecit !* Il a su concilier l'action de sa présence parmi nous avec le plan de Dieu, institué pour notre épreuve. Il a mêlé sa lumière aux obscurités de la foi, ses promesses aux incertitudes de l'espérance, ses tendresses aux difficultés de l'amour. Toujours invisible, mais toujours présent, il nous éprouve et nous console. Quand les voiles du Sacrement nous arrêtent et nous font hésiter, la lumière du Sauveur nous guide et son action nous soutient ; quand les désirs de l'espérance nous montrent le ciel, les mérites du Rédempteur nous en ouvrent les portes ; quand les étreintes de l'amour veulent saisir Dieu lui-même, le Verbe incarné, sous les espèces saintes, se jette dans nos bras et nous enivre de la plus pure et de la plus grande charité !

* *

C'est ainsi que l'Eucharistie est, dans l'ordre surnaturel, le chef-d'œuvre de la divine Providence. Par l'Eucharistie, Dieu conduit l'homme à sa fin par des moyens convenables : la foi, l'espérance et la charité ; par l'Eucharistie, Dieu tempère la rigueur de notre épreuve, en y mêlant les suavités de la présence de Jésus-Christ, son Fils !

O vous donc qui voyagez péniblement sur les routes ardues de ce monde, pauvres âmes que rien n'éclaire, que rien ne soutient, que rien ne console, appelez à vous Jésus-Christ ; il viendra ! Vous ne le reconnaîtrez pas tout d'abord, mais après vous avoir expliqué Moïse et les Prophètes, après vous avoir initiés au christianisme, par la doctrine et la morale qu'il enseigne, il se manifestera à vous. Aimant, sans le savoir peut-être, cet étranger à la parole lumineuse et suave, vous le presserez d'entrer dans votre demeure. Alors il daignera s'asseoir à la table de l'amitié, et quand il rompra pour vous le pain et qu'il vous le donnera, vous reconnaîtrez Jésus-Christ ! Mais vous ne le garderez avec vous que sous les apparences du Sacrement. C'est dans l'Eucharistie en effet qu'il demeure et qu'il se communique aux âmes.

Venez donc à l'Eucharistie, ô vous qui soupirez après une croyance lumineuse, une espérance ferme et un amour ardent ! Venez ; si vous mangez ce Pain, vous entrerez dans cette vie du ciel où l'on ne peut plus dire que le soir commence à paraître et que les ombres de la nuit dérobent aux yeux la lumière ! Ainsi soit-il.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

V

L'EUCHARISTIE SOURCE DE CONFIANCE ET D'ESPÉRANCE

Mes frères,

Nous n'avons pas assez confiance en Dieu. Nous ne comptons pas assez sur sa bonté, sa charité, son amour. Il arrive que nous nous décourageons, que nous abandonnons la lutte ; hélas ! que nous nous abandonnons nous-mêmes ! Extrémité terrible, car désespérer, c'est être perdu.

Eh bien ! pauvres âmes dépourvues de la belle, douce et féconde confiance qui est une aide si puissante dans l'œuvre de notre salut, méditez avec moi, aujourd'hui, sur l'Eucharistie : votre confiance renaîtra, je l'espère, et avec elle, la joie, le courage et la force.

Je dis que vous devez, que nous devons tous avoir confiance en Jésus-Eucharistie, qu'il nous accordera tout ce que nous espérons de sa bonté.

I

Oui, m. f., nous devons avoir confiance en Jésus-Eucharistie.

Pourquoi ? Simplement parce que Jésus-Eucharistie, c'est le même Jésus que celui de l'Evangile, le Jésus Dieu fait chair, Verbe descendu du ciel pour nous sauver ; par conséquent, le Jésus qui est apparu parmi les hommes dans le rayonnement d'une bienveillance et d'une bonté immenses ; le Jésus de tant de miracles opérés pour le soulagement des infirmes, des malades, des affligés et des pécheurs ; le Jésus du *Misereor super turbam ;* le Jésus de la Multiplication des pains, le Jésus des dix lépreux et de l'aveugle-né, le Jésus de la Chananéenne et de l'adultère, de la Samaritaine et de la Madeleine, le Jésus du Cénacle, du Jardin des Oliviers et du Calvaire, le Jésus qui pardonne à ses bourreaux et qui promet le ciel au bon Larron.

Il n'est pas un état d'âme qu'il n'ait connu et auquel il ne se soit intéressé de toute la bonté de son cœur. Il a connu des pécheurs, il nous a tous connus comme tels, et il est venu justement pour nous soustraire aux coups de la justice divine, en nous couvrant de son sang qui, aux yeux du Juge, nous identifie avec lui. Il a connu des ingrats, et le froid de l'ingratitude n'a pas glacé son amour. Il a connu des traîtres, et il les a appelés : « Mon ami ! » Il a connu des faibles, et il les a regardés avec des yeux si tendres que, touchés jusqu'au fond de l'âme, ils en ont pleuré jusqu'au dernier soupir. Il a connu des désespérés. Les uns disaient comme Caïn : « Mon crime est trop grand ! » Les autres : « J'ai été trop infidèle ! J'ai trop tardé à revenir à Dieu ! » Il leur a tendu la main, et il les a retirés de l'abîme du désespoir. Il a connu des tentés, des pauvres âmes ballottées au souffle des plus furieuses tempêtes, menacées d'un horrible naufrage, poussant dans la nuit des cris déchirants ; il a fait le geste qui apaisa soudain le vent et les flots soulevés du lac de Tibériade, et la paix leur est revenue. Il a connu la brebis égarée, et il l'a rapportée au bercail sur son épaule.

Dieu créateur et maître infiniment bon des êtres, il est Celui qui veille sur ses créatures avec cette sollicitude pour laquelle la reconnaissance humaine a inventé le beau nom de *Providence.* Du tabernacle, comme du ciel, son large regard embrasse toute l'humanité, et dans l'humanité, dans cette multitude agitée et bruyante, l'âme très chère à son cœur qui est en chacun de nous. Ce *Veilleur universel* veille sur moi ; il veille sur vous. Il veille sur votre âme ; il la défend, il la nourrit, il l'illumine, il la protège, il la conduit vers sa fin temporelle et éternelle ; il veille sur notre corps même et, de notre tête, pas un cheveu ne tombera sans sa permission !

Il veille sur vous plus attentivement et avec plus d'amour que sur la fleur qu'il fait éclore, que sur le petit oiseau à qui il donne la pâture, que sur les soleils que sa main alluma au matin des jours et qu'elle continue à diriger à travers l'espace avec une puissance sans borne et une sagesse sans défaillance.

Notre-Seigneur, selon l'expression d'un saint prêtre, « nous gorge de biens et de bienfaits ; cela malgré nos péchés. Il pardonne et il se donne. On dirait qu'il sacrifie sa dignité et son honneur même, et qu'il n'a dans le cœur que de l'amour, rien que de l'amour. Je ne puis penser à cela ; cela me tenaille ! On voudrait se tuer d'amour ! » Voilà les sentiments des saints à la pensée de l'infinie dilection de notre Dieu.

II

Nous pouvons donc, m. f., nous devons avoir confiance en Jésus-Eucharistie. J'ajoute que notre confiance ne sera pas trompée.

Demandez-lui d'abord de venir à vous, de venir en vous. Demandez-le lui avec confiance. Mendiez votre Dieu comme un pauvre mendie une âme qu'il sait charitable, ou mieux, quittant l'attitude du mendiant qui geint à la porte en étalant sa misère, présentez-vous à lui avec la simplicité d'un enfant qui, dans sa détresse, s'adresse à son père. Cette prière filiale est la plus puissante de toutes, car elle prend son point d'appui dans le Cœur même de Jésus-Christ. Vous serez exaucés, et cette première faveur sera la garantie des autres.

Vous avez des soucis, ces soucis dont la vie de chaque jour est pour beaucoup si prodigue ? Ayez confiance. Vos besoins de famille, vos intérêts, vos désirs même, s'ils sont légitimes, ne lui sont pas indifférents. Il vous aidera, soyez-en sûrs ; il vous secourra, il vous tirera d'embarras ; il secondera vos entreprises ; sa bénédiction fera tout sourire en votre faveur et pour votre plus grand bien. Même la dure épreuve, il saura la transformer en douceur.

Vous pleurez ? Ayez confiance : le Seigneur entend le bruit des larmes, même quand nos gémissements sont étouffés et que nos douleurs se cachent dans la solitude et le silence. Leur murmure de source secrète, jailli du cœur, monte vers lui et, penché vers sa créature malheureuse, il le discerne et il vient à nous pour nous consoler.

Vous avez péché ; vous êtes même un récidiviste, et vos fautes vous semblent des crimes ? Ayez confiance : les grands pécheurs qui reviennent à lui sont ses plus grands amis ; il est venu pour les malades et pour les pécheurs ; il laisse les anges ! Il pardonne sans retour et pour toujours. Il « jette nos péchés par derrière son dos, » dit l'Ecriture ; il les noie dans la mer, et l'écarlate des crimes devient la blancheur de neige de l'innocence. Ils ne paraîtront plus jamais pour nous accuser, et j'aime ce sentiment d'un grand nombre de théologiens, d'après lequel on ne les citera même pas au Jugement dernier, parce que le Seigneur dit : « Je vous les pardonne, et ne m'en souviendrai plus ! »

Vous aspirez au salut éternel ? Patientez, il vous le donnera. Sainte Mechtilde entendit un jour le Sauveur lui dire : « C'est un grand plaisir pour moi que les hommes attendent de moi de grandes choses. Si l'un d'eux espère de moi qu'après sa vie je le comblerai de bienfaits, et cela bien au delà de ses mérites ; si en conséquence il m'en est reconnaissant d'avance, il m'est par là-même si agréable que, si grande soit sa foi, fût-elle même présomptueuse, autant et plus encore je le ramènerai par delà son mérite. Il est impossible que l'homme ne reçoive pas ce qu'il a cru et espéré. »

« La mesure de la Providence de Dieu sur nous, a dit quelque part S. François de Sales, est celle de notre confiance en elle. » On peut dire aussi justement : la mesure de la bonté et de la générosité de Jésus-Eucharistie envers nous, est celle de notre confiance en lui.

M. f., jetons notre confiance en ce Dieu dont nous savons si bien qu'il nous aime. Nos infidélités, nos fautes, nos crimes sont impardonnables ? Il en a vu bien d'autres, et soyez sûrs qu'il en a pardonné de plus graves ! Nul ne se confie en Jésus, qu'il ne retire de son Cœur le fruit de sa confiance. Qu'avons-nous donc à craindre, quand nous avons la preuve personnelle que sa miséricorde est immense ?

Ayons confiance, encore un coup, et reposons-nous dans ce Dieu qui est notre paix et notre vie. Déchargeons-nous de tout, de nos peines, de nos inquiétudes et de nos péchés mêmes sur l'Ami qui nous a tant de fois comblés.

Rappelons-nous la fière déclaration de Jésus (Jo., x, 27-28) : « Mes brebis, dit-il, entendent ma voix. Je les connais, et elles me suivent. Je leur donne la vie éternelle, et nul, jamais, ne les arrachera de ma main ! » Vous l'entendez : *Nul, personne*, aucun adversaire, si fort, si puissant, si invincible qu'il se croie ou qu'on le prétende, n'arrachera de son emprise l'âme qu'il aime. Le lion de Juda s'est couché en gardien sur le seuil du bercail : que peuvent les griffes et le coup de gueule du loup ?

Confiance pendant la vie, puisqu'il est avec nous, qu'il se donne à nous, qu'il est en nous !

Confiance à l'heure de la mort. Que peut la mort contre un chrétien qui porte Dieu dans son cœur ? La mort pour lui n'est ni l'Intruse qui vient vous surprendre, ni la Camarde qui vous décharne, ni la Parque qui coupe le fil d'une existence qui ne refleurira plus ; elle est la Bienfaitrice qui déchire le voile, celle dont la main quasi maternelle nous ferme les yeux pour nous les ouvrir à une autre et plus belle lumière; elle est ce rayon d'un soleil de printemps qui brise l'enveloppe de la chrysalide et libère ses ailes ; elle est le sommeil réparateur qui nous prépare au réveil d'immortalité ; elle est le saut confiant de l'enfant dans les bras de son Père ; elle est le commencement de la vraie vie. Ainsi soit-il.

VI

L'EUCHARISTIE SOURCE DE CHARITÉ

Mes frères,

S. Vincent de Paul donna un jour ce conseil à ses filles, nobles âmes qui voulaient se dépenser toutes au soulagement des misères humaines, mais qui sentaient leur faiblesse en face d'une si héroïque entreprise : « Mes filles, vous voulez la charité, eh bien ! mangez la charité ! » C'est une parole d'une simplicité un peu brutale, mais combien profonde et féconde !

Celui qui communiera souvent, — naturellement, il est toujours sous-entendu qu'il aura les dispositions de foi, de pureté et d'amour requises, — celui-là aimera Dieu et son prochain. C'est infaillible.

« L'homme, écrit S. François de Sales, est la perfection de l'univers ; l'esprit est la perfection de l'homme ; l'amour, celle de l'esprit ; et la charité, celle de l'amour. » Cette perfection de l'amour, c'est l'Eucharistie qui nous y élève.

Pour moi, c'est une vérité incontestable, et je veux vous le montrer, pour que vous en soyez persuadés comme je le suis, et surtout pour que vous en fassiez l'expérience.

La charité de ceux qui communient, — qui communient bien, — aime Dieu.

Elle s'étend, au delà des individus, à toutes les collectivités qui forment le monde.

Sujet un peu vaste, mais aussi attrayant pour vous que pour moi, du moins j'aime à le penser.

I

Ceux qui communient dignement aiment Dieu, que, de commandement, nous devons aimer de tout notre esprit, de tout notre cœur, de toutes nos forces et par dessus toutes choses. Ils l'aiment avec Notre-Seigneur qui vit en eux, et qui s'empare de leurs facultés pour les offrir à son Père. Ils l'aiment à sa divine manière, devenus ses membres et pleins, avec lui, de sève surnaturelle.

Il en est vraiment ainsi, quand on va au fond des choses.

De fait, vous qui recevez Jésus dans l'Hostie, comment n'aimeriez-vous pas Dieu ? A qui devez-vous de connaître votre Sauveur, sinon à Dieu ? Qui a donné licence au Verbe de s'incarner, sinon Dieu ? Qui vous donne le pain qui lui sert de voile dans son Sacrement, sinon Dieu ? Qui vous admet à l'honneur de sa table et de son union, sinon Dieu ?... Et vous n'aimeriez pas Dieu ? Dès là que vous communiez, vous l'aimez, car vous ne pouvez oublier que c'est à lui que vous devez toutes ces bénédictions.

Je sais : vous vous trouvez bien tièdes ; cet amour, vous ne le sentez pas vivre, frémir en vous. — Peu importe ce que vous ressentez. Vous êtes allés à Jésus ; vous aimez Dieu en lui, avec lui, par lui.

Non, ne dites pas, mes bien-aimés frères, que vous n'aimez pas Dieu, quand Jésus-Christ se fait votre interprète et porte à son Père son âme, son cœur, son esprit, ses pensées, ses sentiments qui, en vertu de votre union si intime avec lui, expriment également et votre âme, et votre cœur, et votre esprit, et vos pensées et vos sentiments. Quand vous avez reçu Jésus-Hostie, vous êtes d'autres lui-même et, comme il est tout à Dieu, vous aussi vous êtes tout à Dieu.

Vous ne sentez pas dans votre âme cette douce brûlure de l'amour? Vous n'êtes pas heureux, comme lorsqu'on aime ? — Ne vous inquiétez pas.

Il y a des heures où l'amour de Dieu se refroidit dans nos cœurs. La flamme d'affections moins pures s'y allume. Des affections coupables ? Non, pas toujours. Mais ces cœurs pour qui l'amour est le pain qui fait vivre, s'inclinent vers les créatures et ne montent plus. C'est une flamme que le vent rabat vers la terre.

Heures cruelles, heures perdues, car, « tout ce qui ne tend pas à l'amour éternel, tend à la mort éternelle », et « l'amour est si désirable et nécessaire à notre bonheur que sans lui nous ne pouvons être que malheureux. » *(Traité de l'amour de Dieu*, I, ch. 2).

Mais, en revanche, n'est-il pas aussi des heures où votre amour de Dieu est une évidence si claire que vous ne pouvez en douter ? Des heures où, étant tout à lui, vous avez la volonté de ne plus vous reprendre ? Des heures où vous sentez que, s'il le fallait, vous seriez prêts à verser pour lui tout votre sang comme une goutte d'eau ? Des heures de don et d'abandon total ?

C'est surtout dans nos communions que ces dispositions naissent dans nos âmes, j'en appelle à votre expérience, et c'est ce qui me fait dire que l'Eucharistie est une source d'amour de Dieu.

Elle est de même la source de l'amour du prochain.

II

Ceux qui communient aiment leur prochain pris individuellement. Pourquoi ? Parce que Jésus qui vient dans leur cœur nous aime tous individuellement. Verbe et Fils éternel de Dieu, il est certain qu'il a pensé à nous de toute éternité. Il est certain aussi qu'il n'a pas seulement pensé à nous, froidement, sèchement, flegmatiquement, sans émotion et sans cordialité ; en pensant à nous, il nous a aimés tous et chacun, et la preuve, c'est qu'il nous a appelés, nous et non pas un autre, des abimes du néant pour nous faire venir à la vie.

Dieu nous aime d'un amour éternel qui n'a ni commencement ni fin, ni succession ni vicissitude ; nous sommes éternels dans son amour ! Des siècles et des siècles éternels avant que nous fussions, Dieu nous avait conçus dans sa pensée, voulus dans ses décrets et c'était une pensée et un décret d'amour. (Bienh. P. Eymard). Voilà la doctrine. Or, ne l'oublions pas : notre Christ Eucharistique, c'est le Verbe, c'est Dieu. Parce que notre cœur s'est matérialisé et qu'il n'aime plus que le sensible, il s'est fait sensible, Homme et Hostie, pour remplacer dans notre amour les idoles sensibles auxquelles nous l'avons enlacé. « Jésus-Christ n'est que l'amour de Dieu humanisé, donné à l'homme de toutes manières, sous toutes les formes et en tous les états pour lui prouver l'amour de son Créateur. » (Id.).

Il nous a aimés de même dans le temps, de son Incarnation à sa mort, car c'est pour chacun de nous qu'il est né, qu'il a souffert et qu'il est mort. C'est pour toi, chrétien, c'est pour toi, chrétienne, qu'il a pris une chair d'une misère égale à ta misère, dans le sein de la Vierge ; pour toi qu'il a travaillé de ses mains durant sa jeunesse obscure ; pour toi qu'il a parlé ; pour toi qu'il a enseigné ; pour toi qu'il a affronté et enduré la contradiction et, quand vint l'heure de son sacrifice, c'est encore pour toi qu'il en a bu jusqu'à la dernière goutte le calice amer. Les pathétiques paroles que Pascal fait dire à Jésus sont vraies, et nous pouvons tous et chacun les prendre à notre propre compte :

« Je te suis plus ami que tel et tel, dit le Seigneur, car j'ai fait pour toi plus qu'eux, et ils ne souffriraient pas ce que j'ai souffert de toi, et ne mourraient pas pour toi dans le temps de tes infidélités et de tes cruautés comme j'ai fait, comme je suis prêt à faire et fais dans mes élus et au Saint-Sacrement. »

Ah ! cette Passion, m. f., cette croix, ce sang, cette mort ! Il a pris sur lui tous nos crimes, nos crimes si lourds que ses épaules ont ployé sous le poids !

Peines intérieures, dégoût, angoisses de l'âme, horribles tortures de tout son corps, dernier souffle dans la tempête des insultes, il a accepté ce châtiment terrible de nos péchés !

Enfin il montre son amour à chacun de nous dans son Sacrement. Nous sommes de pauvres êtres déchus ; nous sommes des pécheurs, et par conséquent des indignes. N'importe : il vient nous apporter le pardon et il se donne lui-même dans l'Hostie au plus humble, au dernier d'entre nous. « Je t'aime, semble-t-il lui dire, selon un mot qui est encore de Pascal, plus ardemment que tu n'as aimé tes souillures ! » Il oublie tout, négligences, trahisons, ingratitudes, outrages, parjures, sacrilèges même, et il vient, comme s'il ne pouvait se passer de nous !

Voilà comment le Dieu de l'Eucharistie nous a aimés. Or, ceux qui communient savent cela ; ils le savent pour avoir éprouvé et goûté cet amour. Comment, dès lors, se refuseraient-ils à l'imitation d'une charité dont ils sont les premiers à recevoir la grâce? Leur cœur s'ouvrira donc largement pour se répandre sur tous les hommes, quels qu'ils soient. Comme Jésus, les communiants seront bienveillants, tolérants, patients, compatissants, dévoués, et comme Jésus ils se sacrifieront pour les autres.

Comment se manifestera cette charité ? Par des paroles ? Non. Aimer en paroles, ce n'est pas aimer ; la bouche peut mentir ; le cœur ne ment pas. C'est par des prières et par des actions qu'elle prouvera sa sincérité.

Si nous aimons nos frères, nous prierons pour eux,